

« The Crackwalker »/Judith Thompson

Jean-Cléo Godin

Number 23 (2), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29397ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J.-C. (1982). Review of [« The Crackwalker »/Judith Thompson]. *Jeu*, (23), 140–141.



Hardee T. Lineham et Graham Greene dans *The Crackwalker* de Judith Thompson au Centaur. Photo: Raymond Poiras.

« the crackwalker » / judith thompson

Texte de Judith Thompson. Production du Théâtre Centaur, présentée du 2 février au 21 mars 1982. Distribution: Jo Ann McIntyre, Lynne Deragon, Hardee T. Lineham, Frank Moore et Graham Greene. Mise en scène de Clarke Rogers, assisté de Jim Plaxton et Gilles Tordjman. Directeur musical: Gregor Campbell.

Depuis *Creeps*, depuis un certain nombre de films récents produits par Hollywood, les handicaps physiques et mentaux ont accédé à la scène et à l'écran. Il s'agit parfois de démontrer que les gens « anormaux » ont droit de vivre comme tout le monde. Le plus souvent, il s'agit plutôt de présenter un document humain dont le mérite premier est de lever le voile sur un univers tabou: c'est en cela que de tels spectacles dérangent.

De ce point de vue, *The Crackwalker* atteint son but. Comme le dit une note du programme, « *The Crackwalker* does not offer a comfortable or reassuring reflection — the life and reality portrayed have tried our powers of comprehension ». Au centre de cet univers, Theresa, une jeune déficiente mentale à peine sortie de l'adolescence et dont les voyous du quartier exploitent la naïveté pour assouvir une sexualité bestiale. Elle se confie à son amie Sandy, une barmaid mariée à un motard vulgaire et violent qui a, lui aussi, un copain débile. Un deuxième couple se formera donc, unissant les deux déficients mentaux. Malgré l'interdiction de l'assistante so-

ciale (qui voudrait stériliser Theresa), ceux-ci ont un enfant; mais on devine qu'il n'aura ni les soins requis ni l'affection souhaitée, la mère s'en désintéressant très vite pour ne pas rater les p'tits bonshommes à la télé. Pendant ce temps, l'autre couple s'est séparé, le *motard étant allé tenter fortune ailleurs*. À son retour, il tombe en plein drame, l'enfant ayant été tué par ses parents irresponsables. Theresa rend visite à son amie, emportant son bébé mort dans un sac, comme si c'était un chaton: elle veut aller l'enterrer aux côtés de sa grand-mère. Plus conscient et affecté par son geste, son mari se retrouve prostré sur un tuyau d'égout, en compagnie d'un Indien que l'alcool et la drogue ont transformé en loque humaine.

On voit que le tableau de la déjection est complet. Le langage est à l'avenant. Pauvre en « sacres », l'anglais se reprend avec les *fuck* et tous ses dérivés: ils terminent ici chaque membre de phrase, comme une ponctuation qui, le choc initial absorbé, devient lassante et banale. Trop systématique, le procédé perd de son efficacité: quand on en met trop, on n'en met pas assez... Il en va de même, il me semble, de tous les aspects de cette production, d'une remarquable cohérence de ce point de vue. Le jeu des comédiens est d'un naturalisme cru, sans nuances. La déficience de Theresa se voit moins à ses mimiques qu'à sa manière de s'asseoir, jambes écartées: plus de sexe que de tête, bien sûr. Quand un personnage vomit, l'illusion de vérité est troublante. Et dans l'énorme tuyau d'égout qui occupe le centre de la scène, un filet d'eau coule, pour mieux suggérer autre chose. Quant au décor, qui loge trois lieux différents, il est d'un seul tenant et de couleur uniformément *charcoal*, d'une insigne et déprimante laideur.

Tout cela s'additionne et donne un document percutant, convaincant, mais dont

l'intérêt m'a paru plus sociologique que dramatique. Seuls échappent à la grisaille de l'illusion réaliste les quatre monologues — l'auteur en a donné un à chacun des personnages principaux — qui permettent une certaine plongée dans l'intériorité, en dessous de la surface des choses. Mais dans l'ensemble (et contrairement à l'univers de Tremblay), la pièce de Judith Thompson ne dépasse pas le constat misérabiliste: elle n'échappe au *freak show* que pour frôler le mélodrame.

jean-cléo godin